

Les femmes, le ventre vide

LA VIE SANS ENFANTS

Alice, Elisabeth, Nathalie et Sophie ont entre trente et quarante ans. Elles sont belges, vivent plutôt en région bruxelloise. Nous les avons rencontrées par le biais de thérapeutes spécialisées sur les questions de fertilité, ou via les réseaux

sociaux. Pour préserver leur anonymat, leur prénom a été modifié. L'absence de voix d'homme dans cet article est un choix éditorial. La figure féminine ayant, pendant longtemps, été indissociable de la figure maternelle, nous avons

décidé de nous concentrer sur des témoignages de femmes. Aujourd'hui, ce reliquat du passé pèse encore sur leurs épaules, et alourdit le jugement qu'elles subissent lorsqu'elles n'ont pas d'enfant.

Sophie et Elisabeth ont choisi une vie sans enfants, Alice et Nathalie la subissent. Ici, leurs quatre voix se mêlent, se confrontent, se répondent. Racontent le poids du regard des autres, l'isolement et le deuil, mais aussi le bonheur qu'elles parviennent, chacune à leur manière, à atteindre.

TÉMOIGNAGES

Elisabeth « Tu voudras combien d'enfants quand tu seras grande ? » Ce souvenir m'amuse. Gamine, déjà, je répondais "zéro". J'ai aujourd'hui 39 ans, et je n'ai toujours pas d'enfant. Je n'en ai jamais eu envie, jamais eu besoin. On m'a beaucoup dit que je ne devais pas avoir trouvé « le bon ». Pourtant, j'ai vécu dix ans avec un homme. Nous aurions pu en avoir. Ce n'était, simplement, pas essentiel à notre bonheur. »

Nathalie « Quand j'ai rencontré mon mari, il y a un peu plus de huit ans, j'avais le sentiment que mes rêves allaient se réaliser. Être maman a toujours été une évidence pour moi. Ma sœur aînée a fait une grossesse à 15 ans. J'avais alors 10 ans. Un an plus tard, ma mère est retombée enceinte. J'ai vécu toute mon adolescence entourée de bébés, je ne vois pas ma vie sans eux. Dès le départ, mon mari

et moi souhaitions avoir une grande famille. J'ignorais que ce serait aussi compliqué.

Sophie « J'évite naturellement le conflit et les questions gênantes, alors j'ai rarement besoin de faire de grandes démonstrations pour expliquer pourquoi je ne veux pas d'enfant. Mais le jour où mon père m'a posé la question - j'avais pourtant l'impression d'avoir été claire depuis longtemps - mon agacement m'a poussée à aligner mes arguments, y compris écologiques. À savoir que mettre un enfant au monde dans les conditions sociales et environnementales actuelles me paraît peu éthique, puisque sa vie sera probablement plus difficile que la mienne. Mais aussi que la planète est déjà suffisamment surpeuplée. Je ne souhaite pas lui faire porter un poids supplémentaire, un consommateur de plus, source de

pollution. »

Alice « Après des mois de tâtonnement, une batterie de tests et plusieurs inséminations artificielles, nous avons enfin trouvé une réponse. Ce sont les perturbateurs endocriniens qui affectent la fertilité de mon mari. C'est une ébauche de réponse, parce que ces perturbateurs sont plutôt un facteur retardant, pas empêchant. D'autres raisons doivent donc expliquer que nous attendions encore. Si le temps a apaisé notre désarroi, les questions, elles, demeurent. Et l'une d'elles me ramène particulièrement à mon ventre vide, à mon désir d'enfant si intense, mais insatisfait. "Les enfants, c'en est où ?" Aussi déplacée qu'intrusive - surtout lorsqu'elle est posée par de parfaits inconnus - elle n'en est pas moins récurrente. J'ai toujours envie de répliquer que si je ne parle pas de

bébés, c'est peut-être que, tout simplement, je n'ai pas envie d'en parler. Que l'idée de devoir en dire plus me serre la gorge, me noue le ventre. Que ça ne les regarde pas. J'ai même envisagé de mentir, d'affirmer que je ne voulais pas d'enfant. J'aurais l'impression de me trahir, mais c'est tellement pesant que j'y ai pensé plus d'une fois. »

Elisabeth « Ce soir-là, je suis chez un couple d'amis. Une bonne part des invités, dont la personne avec qui j'échange, m'est inconnue. "Tu n'as pas d'enfants !? Pourquoi ?" Nous y voilà. Quelle réponse lui offrir ? Avouer ne pas en vouloir, au risque, comme fréquemment, de me faire traiter de monstre ? Essayer de lui faire comprendre que non, je ne les déteste pas, et non, je n'ai pas vécu un traumatisme étant plus jeune, mais que je m'épanouis dans mon travail ? Au risque qu'on me dise, une fois de plus, que sans enfant je vais gâcher ma vie ? Je choisis de prétendre que je ne peux pas en avoir. "Tu sais, ce n'est pas toujours possible..." Aussitôt, le regard de mon interlocutrice se teinte de compassion. Pensant qu'elle a tourné la page, je me détends et m'appête à changer de sujet, mais elle reprend derechef : "Tu as pensé à l'adoption ?" »

Nathalie « L'adoption ne se fait pas "faute de mieux", c'est un choix de vie ! Comme la procréation médicalement assistée (PMA), c'est un parcours semé d'embûches, très dur psychologiquement. Ce n'est donc pas parce que la fécondation in vitro (FIV) n'aboutit pas que nous sommes pour autant candidats à l'adoption. Les gens ont parfois du mal à le saisir. On reçoit de la compassion, mais aussi beaucoup d'incompréhension. Certains en deviennent presque cruels. "Pourquoi tu t'acharnes ?" "C'est le destin !" "C'est mieux de ne pas avoir d'enfant que d'en avoir perdu un." Ces remarques sont très difficiles à entendre. »

Sophie « Pourquoi n'essaye-t-on pas de comprendre mon choix ? Ou, au moins, d'arrêter de m'infantiliser ? Je ne compte plus le nombre de fois où on s'est moqué de moi, où on m'a lancé, avec l'assurance du sage, "Tu verras, tu changeras d'avis !" sans tenir compte de mes arguments. J'ai parfois l'impression que mes idées leur passent au-dessus de la tête, qu'ils croient connaître mes désirs profonds mieux que moi. J'ai pourtant mûrement réfléchi ma décision. Eux ne se sont bien souvent pas posé de questions avant de faire un enfant... »

Nathalie « Après un an à essayer de concevoir, les tests indiquent que notre insuccès viendrait du

sperme de mon mari. Le gynécologue reste confiant : il a peu de spermatozoïdes, mais il en a. Je devrais très vite tomber enceinte. Trois inséminations artificielles et autant de FIV ne donnent pourtant rien. Chacun de ces échecs est déchirant. La quatrième FIV, elle, fonctionne. Nous osons à peine y croire... Puis on nous annonce, la veille de Noël, que c'est terminé. Le même soir, ma nièce déclare qu'elle est enceinte. J'ignore comment je parviens à tenir debout ce jour-là. La FIV suivante est celle de trop. Je claque la porte de cet hôpital, et mon mari et moi entamons une longue reconstruction. Nous réalisons un test, très peu connu, qui ne se fait qu'à Paris. On découvre alors que mon organisme refuse la nidification des embryons, ce qui expliquerait tous nos revers. Malgré un traitement adapté, la

« Le médecin se tourne vers nous, le visage grave. "C'est terminé, je suis désolé." En une seconde, tout s'effrite, puis s'effondre » ALICE

sixième FIV - la dernière remboursée - échoue, nous laissant effondrés. Aujourd'hui, il me reste deux embryons congelés. De quoi faire deux derniers essais. »

Sophie « En me renseignant sur le sujet, j'ai compris que, pour beaucoup de femmes, la stérilisation était un parcours du combattant. En tant que nullipare (femme n'ayant pas eu d'enfant) de moins de trente ans, il était probable que j'essuie beaucoup de refus avant de trouver un chirurgien qui accepte de m'opérer. Après une déconvenue et trois ans avec un stérilet qui s'était déplacé, un médecin bruxellois accepte de me donner un rendez-vous pour une ligature des trompes. Je suis ravie, mais pour mes parents, ce sera un choc. Pour mon père, surtout, qui ne s'attend pas à entendre cela lorsqu'il m'appelle de l'étranger pour prendre des nouvelles de ma grand-mère en convalescence. Aussitôt que je me lance, je le regrette. Il demeure triste et hébété, comme si je lui avais annoncé un décès. C'est très

dur pour lui et je m'en veux pour mon manque de tact, mais ma décision est prise. Le "jour J", je suis profondément heureuse. En sortant de l'hôpital, je caresse mon ventre, libérée. Jamais plus je ne craindrai de tomber enceinte. »

Elisabeth « Ma meilleure amie n'a jamais été aussi belle que lorsqu'elle est devenue maman. Dans son lit d'hôpital, malgré ses traits tirés de fatigue, elle rayonnait.

« Je devais rencontrer un homme, l'épouser, puis avoir des enfants. Parce c'est ainsi que les choses se font » NATHALIE

J'étais heureuse pour elle, mais j'ai aussi ressenti la peur immense de la perdre. C'est en partie pour ça que j'ai accepté de devenir la marraine de sa fille, même si ça me faisait aussi très plaisir d'avoir une filleule. Un enfant demande un investissement énorme, et certains parents, dans mon entourage, ont tout simplement disparu. Quant à ceux que je vois encore, ils deviennent intarissables dès que la conversation touche à leur progéniture. Et quand on ne fait pas partie du club, le récurrent "Tu peux pas comprendre, t'as pas d'enfant !" se fait vite lassant... »

Nathalie « Moi qui me réjouissais à l'avance de partager ce dîner au restaurant avec deux amies. Les heures s'égrènent lentement, je me sens terriblement seule et isolée. L'une a deux enfants, l'autre trois, et elles ne parlent que de ça. Je suis infirmière pédiatrique et j'ai élevé le fils de mon mari, je peux donc participer à la conversation, mais au fond de moi, la douleur me brûle. Je comprends leur situation : en tant que parent, un enfant devient vite le centre de l'univers. Mais j'aimerais qu'à un moment, nous discussions d'autre chose. »

Alice « Enfin, nous pouvons nous projeter, regarder les poussettes et parler de la crèche. À moi les après-midi popote purée avec mes amies ! Une grossesse spontanée après les échecs de la PMA : le rêve absolu. Mon mari et moi mettons trois mois à nous faire à l'idée que, oui, je suis bel et bien enceinte. Pour l'échographie des quatre mois, nous sommes excités comme des puces. Nous allons

connaître son sexe, entendre les battements de son cœur, le voir ! À l'hôpital, le médecin étale le gel sur mon ventre, passe la sonde sur ma peau, mais on ne voit pas bien à l'écran. Il cherche, tâtonne. Je trouve l'ambiance pesante et l'attente longue. Trop longue. Ma gorge se noue. Le médecin pose sa sonde pour se tourner vers nous, le visage grave. "C'est terminé, je suis désolé." Les mots résonnent à mes oreilles, comme lointains. En une seconde, tout s'effrite, puis s'effondre. Le choc est énorme, la douleur inimaginable. Même si nous gardons espoir, nous aurons besoin de temps pour surmonter ce chagrin et faire notre deuil. »

Elisabeth « L'année de mes 37 ans, un gynécologue me parle de la congélation d'ovocytes. Je le questionne et, prenant ma curiosité pour de l'intérêt, il insiste, tente de me convaincre qu'il s'agit pour moi de la solution. Chamboulée, j'échoue à contre-argumenter. En quittant son cabinet, je m'en veux de ne pas avoir su être sincère avec lui. Ma décision est prise depuis longtemps, comment se fait-il qu'il soit parvenu, en quelques phrases, à ébranler mes certitudes ? Je me rends à l'évidence : si je veux trouver la paix, je dois être honnête avec

moi-même, me décider une fois pour toutes. Je veux un enfant, oui ou non ? Pendant plusieurs jours, je pèse le pour et le contre, puis j'abandonne la rationalité pour m'écouter. M'écouter vraiment. Car je suis intimement convaincue qu'au fond de moi, le choix est déjà fait. Sentant qu'avoir un enfant signifierait sacrifier trop de choses qui me sont essentielles, je tranche. Comme toute forme de deuil, c'est douloureux, mais je suis enfin en paix. »

Nathalie « Se lancer dans un processus de PMA peut conduire à s'oublier. Quand j'essaye de me remémorer les années de mes quatre premières fécondations *in vitro*, je suis incapable de me souvenir

de quoi que ce soit en dehors des rendez-vous médicaux, des tests et des hormones. Faire une pause nous a permis d'évoluer. Maintenant, les mois sans FIV, nous les vivons à fond. Nous attendions d'avoir un enfant pour adopter un chien ; nous avons décidé de réaliser ce rêve. Je fais de grandes balades en forêt, de la couture, je sors... Si un bébé vient s'ajouter à mon quotidien, j'en serai profondément heureuse. Mais je ne veux plus attendre qu'il soit là pour m'autoriser à vivre. »

Sophie « J'ai quitté un emploi de développeuse il y a deux mois car je n'y trouvais plus de sens. J'aime l'idée que le bonheur, c'est ce que l'on donne, pas ce que l'on a, et j'essaye de vivre comme ça. Je fais du bénévolat pour collecter des invendus alimentaires, je m'apprete à partir en volontariat dans les montagnes pour nettoyer des réserves naturelles... C'est en faisant des choses qui comptent pour moi au quotidien que je m'accomplis en tant que personne. »

Elisabeth « Bague au doigt, nous descendons sous les jets de riz blanc le perron de la mairie. Quand je la vois s'avancer pour nous saluer, je m'efforce de faire bonne figure. C'est la seconde femme du grand-père de mon mari. Elle a le visage de la méchante belle-mère ; son élégance et son carré parfait cachent mal son aigreur. Je ne l'aime pas et, me jugeant trop bohème, elle me le rend bien. Ce jour-là encore, elle saura le montrer. Arrivée près de moi, le geste plein d'impudeur et d'audace, elle pose ses mains sur mon ventre et s'écrie, avec l'exigence d'une reine : "Et maintenant, un héritier !" Je suis sous le choc, j'en reste sans voix. J'ai l'impression d'être ramenée à une fonction simple : celle d'un utérus. »

Nathalie « La société véhicule l'idée qu'une femme doit être mère pour exister. Au tout début de mes fécondations *in vitro*, c'était un peu ma vision des choses. Dans

« J'avais l'impression d'être ramenée à une fonction simple : celle d'un utérus »

ELISABETH

ma vie, je devais rencontrer un homme, l'épouser, acheter une maison puis avoir des enfants. Parce que c'est ainsi que les choses se font. Pourtant, cette idée que l'on doit enfanter simplement parce que c'est dans la norme conduit beaucoup de gens à le regretter par la suite, ou à se rendre compte trop tard qu'ils sont incapables au rôle de parent. Je le vois en tant qu'infirmière pédiatrique. Ceux qui font le choix de ne pas être parents ne me choquent pas, c'est une décision assumée, ce qui est magnifique. On n'a pas besoin d'être maman ou papa pour être une personne au complet. Et si aujourd'hui j'éprouve toujours ce profond désir d'enfant, je me suis aussi réalisée en tant que femme. Sans enfant, je suis Nathalie,

mais en étant maman, je continuerai d'être Nathalie. »

Sophie « Je n'ai rien contre ceux qui veulent des enfants, au contraire. En revanche, je suis contre cette image colportée un peu partout, qui présente la conception d'un enfant comme l'étape suprême d'un couple heureux. Alors que l'on peut trouver son bonheur ailleurs, s'écarter de ce schéma imposé par la société signifie subir des critiques, du rejet. Le mal-être et la souffrance qui en découlent peuvent être terribles. On ne revendique pas d'être ni mieux ni moins bien que les parents, c'est simplement un autre choix de vie... Sommes-nous jugés pour avoir osé choisir une option que d'autres se sont interdite ? » ■

JUSTINE CARNEC

jugement

Les anti-poussettes font rébellion

Un ruban rouge vif agrémenté d'un préservatif à épingle sur la chemise. Cette « médaille du mérite écologique » remise aux « vrais héros de notre temps » à l'occasion de la Fête des non-parents est au goût du reste de l'événement. Comme l'expo photos de bébés en plastique martyrisés. Et Théophile de Giraud, figure de l'antinatalisme en Belgique et co-organisateur, en remet une couche en tétant sa bière belge au biberon. Les *childfree*, personnes qui refusent de procréer, se défoulent.

Soyons clairs. Il existe des dizaines de raisons à une vie sans gamin, il ne s'agit pas toujours d'un choix. L'infertilité toucherait un couple sur six au niveau mondial, selon une enquête de 2017 de la Société européenne sur la reproduction humaine et l'embryologie. Même sans problèmes physiologiques, les aléas de la vie empêchent régulièrement la conception d'un enfant. En 2015, 953.329 couples belges n'avaient pas d'enfant, contre 1.057.481 avec progéniture. Brigitte Liébecq, à l'initiative du colloque intitulé « *Ne pas avoir d'enfant: mythes, réalités, questionnements* », organisé à l'Université de Liège en 2016, estime qu'environ 800.000 femmes belges seraient sans enfant passé 45 ans. Une donnée extrapolée à partir d'une enquête de 2012 du

Centre d'études de populations, de pauvreté et de politiques socio-économiques du Luxembourg. Quant à la proportion de Belges sans enfant par choix – public visé par la Fête des non-parents – elle serait similaire à celle avancée en 2010 par l'Institut national d'études démographiques français : 5 %.

Longue réflexion

Cette décision à contre-courant de la société est souvent le fruit d'une longue réflexion, à l'argumentaire très variable. Héritiers d'un mouvement qui se structure aux États-Unis dans les années 1970, les *child-free* (littéralement « libres d'enfants ») n'ont tout simplement pas besoin d'être parents pour être heureux, au contraire. Ces opposants à la poussette voient dans l'enfant une charge, une entrave à leur liberté et à leur épanouissement.

La vision dé-nataliste, très malthusienne – du nom de l'économiste britannique du XIX^e siècle favorable à la limitation des naissances –, prône quant à elle la baisse de la natalité comme solution aux problèmes écologiques. Un enfant qui naît est un pollueur supplémentaire, *a fortiori* dans les pays au niveau de vie élevé. Dans leur étude publiée en 2017 par la revue scientifique *Environmental Research Let-*

ters, les chercheurs Seth Whynes et Kimberly A. Nicholas ont ainsi calculé que mettre un enfant de moins au monde équivalait à une économie d'énergie annuelle de 58,6 tonnes de CO₂. Autant que de remplacer 586 ampoules conventionnelles par leur équivalent à basse consommation.

Le courant antinataliste est, lui, le plus ancien, puisque ses premières mentions remontent à la Grèce antique. Radicale, cette pensée se résume au constat que vivre est une souffrance – du début à la fin. Si nous aimons les enfants, mieux vaudrait donc ne pas les concevoir pour leur éviter cette expérience.

Autour de Théophile de Giraud, lors de cette Fête des non-parents, devaient probablement se retrouver ces trois « familles » de rebelles de la parentalité, heureux de se rassembler et de se soutenir. Car en s'écartant de la norme familiale traditionnelle, ils essuient souvent jugement et infantilisation, quelles que soient les idées justifiant leur décision. De 2009 à 2011, ils se réunissaient en alternance à Bruxelles et Paris. Leur rendez-vous a ensuite migré à Montréal, au Canada, tout en conservant le choix très stratégique de la date. Pile entre la Fête des mères et celle des pères. ■

JUSTINE CARNEC

24h01

L'hommage du « Soir » à « 24h01 »

L'aventure a duré cinq ans. D'octobre 2013 à juin 2018, la revue *24h01* a marqué le paysage médiatique belge en publiant, chaque trimestre, 130 pages de récit journalistique et de photojournalisme. Faut de moyens financiers, *24h01* cesse ses activités. Par solidarité, *Le Soir* ouvre cette semaine ses pages, et son site, à cinq textes qui auraient dû être publiés à l'automne. Ces reportages ont été pilotés par Catherine Joie et Viviane de Laveleye, rédactrice en chef et adjointe de *24h01*.